

Edmond Raillard, ou la traduction invisible

Lauréat du prix Rhône-Alpes du livre 2008 pour sa traduction de *L'Ultim Llibre de Sergi Pàmies*, Edmond Raillard additionne avec sérénité les plaisirs que lui apportent la peinture, le cinéma et la littérature. Cet universitaire, agrégé d'espagnol et docteur en lettres, apprécie que cette reconnaissance mette ainsi en lumière, au-delà de son propre travail, la richesse de la littérature catalane. Dans les derniers lignes de son texte, Sergi Pàmies parle du bonheur « *d'écrire, même un roman qui est en train de mourir, même dans une langue moribonde.* » Pure pirouette mensongère, bien sûr, dont son traducteur se fait le complice.

Entretien réalisé par Danielle Maurel

***Livre & Lire* : Comment recevez-vous personnellement ce prix, et quelle réflexion vous inspire plus largement l'idée d'honorer les traducteurs ?**

Edmond Raillard : Je suis depuis pas mal de temps, et avec beaucoup d'estime, ce Prix Rhône-Alpes du livre, mais plus largement tout ce qui se passe autour de l'Arald, pour sa dimension à la fois régionale et nationale. Cet intérêt est d'autant plus vif en ce qui concerne mon domaine que les événements remarquables n'y sont pas si nombreux. Je rattacherais volontiers cette distinction qui m'est accordée par exemple au prix décerné à Saint-Nazaire par la Maison des écrivains étrangers et des traducteurs*. On est dans le même ordre de préoccupation, établir avec force le lien entre l'auteur et son traducteur, mettre en lumière l'activité de ce dernier. Or celle-ci demeure au fond assez mal connue, pas vraiment reconnue, ou alors pour de mauvaises raisons. Je suis particulièrement content que ce prix me soit décerné pour *Le Dernier Livre de Sergi Pàmies*. C'est un livre où la traduction est à peu près invisible, à l'image de Pàmies, un auteur apparemment très lisse, dont les textes sont en prise avec l'ordinaire. Rien de spectaculaire, pas d'épîne, rien qui permette les effets de style. Cette récompense pour un livre si peu pittoresque, je la saisis donc comme une reconnaissance générale.

***L & L* : On parle souvent de familles de traducteurs, et plus exactement de clans, les ciblistes face aux sourcistes, les littéaristes guettant les littéralistes au tournant ? Et vous dans tout cela ?**

E. R. : Je ne crois pas beaucoup aux familles, je pense avant tout que le traducteur est quelqu'un qui écrit un texte, qui agit en auteur, et qu'il y a tout simplement de bons et de mauvais traducteurs. Et cette frontière de la qualité dépend aussi souvent de la manière dont les gens sont payés. Et ils le seront par exemple moins bien en Espagne qu'en France. Pour revenir à ces querelles, les traductions les plus littérales ont de grandes chances d'être les plus littéraires. C'est quand on est au plus près de la forme qu'on s'approche de l'esprit d'un texte. En tout cas, je crois qu'une bonne traduction ne peut pas naître d'une posture extrême. Et dans les extrêmes, la position cibliste serait sans doute, à mes yeux, la pire.

***L & L* : Vous avez beaucoup traduit : Quim Monzo, Ferran Torrent, José Carlos Llop et bien sûr Sergi Pàmies. Mais comment la traduction vous est-elle venue ?**

E. R. : Elle est venue à moi très tôt, alors que je finissais mes études, j'ai commencé par traduire des écrits de peintre. Ces textes-là étaient très importants pour moi, et le sont toujours. J'ai travaillé ainsi sur plusieurs écrits d'Antoni Tàpies, ainsi que sur les *Carnets*

catalans de Miro, parus chez Skira, j'ai aussi traduit Antonio Saura. Ce dernier, à l'inverse de Tàpies par exemple, se voulait réellement écrivain autant que peintre, et son écriture a quelque chose de complexe, rien à voir avec un travail didactique. J'attendais parallèlement qu'on me propose de la fiction, ce qui n'était évident, c'est tout de même un monde à part. Et puis la première offre est venue de Belfond, pour un livre de Quim Monzo, *Benzina*. À partir de là, je suis entré dans une famille, que je n'ai plus quittée, toute une littérature catalane si bien défendue notamment par les fantastiques éditions Quaderns Crema, et leur directeur Jaume Vallcorba.

L & L : Comment la définiriez-vous, cette littérature catalane selon votre cœur ?

E. R. : Je dirais qu'il s'agit d'une littérature qui, paradoxalement, n'est pas ancrée, en tout cas très éloignée du régionalisme, qui franchement m'agace ou tout au moins ne m'intéresse pas. J'ai refusé d'ailleurs plusieurs propositions de ce type. Ce qui m'attire en revanche, notamment chez Pàmies, c'est cette écriture distanciée, ironique, cette étrangeté si universelle. Tout part de l'ordinaire, et en même temps, alors que cet homme est un modèle de pudeur, il y a une grande sensibilité qui émerge. Son prochain livre, dont ma traduction paraît bientôt, est toutefois un peu moins détaché, plus personnel. J'ai aussi beaucoup d'affinités avec un auteur étrange et décalé comme Llop, pour moi une découverte majeure de la décennie. Je traduis également son prochain roman, *Le Rapport Stein*, à paraître chez Jacqueline Chambon, encore un texte sur la mémoire. Un de mes rêves serait de traduire *Tor. Tretze cases i tres morts*, un best-seller en Espagne, une sorte de western politico-historique, écrit par le journaliste Carles Porta à la suite de sa propre enquête, cela fait bien sûr penser à Truman Capote...

L & L : Vous traduisez aussi bien le castillan que le catalan. Vers laquelle de ces deux langues penchez-vous le plus ?

E. R. : Je pense être aujourd'hui totalement trilingue, avec des nuances. Mon catalan est plus simple, il me vient directement de Barcelone, où j'ai vécu une première fois au moment de mes études de lycéen, pendant que mon père était là-bas directeur de l'Institut français. Je parlais le catalan de la rue, celui des amis de mes parents, tout en étudiant le castillan. J'ai appris vraiment les deux langues à la fois. Mais par la suite, mes références espagnoles se sont diversifiées, j'ai vécu au Mexique, au Panama. J'ai donc une pluralité de modèles et de sensations à l'esprit quand je penche vers le castillan. Le catalan, c'est autre chose, et à une époque de ma vie, Barcelone était ma ville.

* La Maison des écrivains étrangers et des traducteurs (Meet), dirigée par Patrick Deville, organise chaque année en novembre « Meeting », une rencontre entre une vingtaine d'écrivains du monde entier. Elle décerne le prix Laure Bataillon de la traduction et publie chaque année un numéro de sa revue bilingue *Meet*.

Sergi Pàmies

Le Dernier livre de Sergi Pàmies »

Traduit du catalan par Edmond Raillard

Éditions Jacqueline Chambon

Edmond Raillard est maître de conférences. Il enseigne à l'Université Stendhal de Grenoble la traduction littéraire ainsi que l'analyse filmique et l'histoire du cinéma.